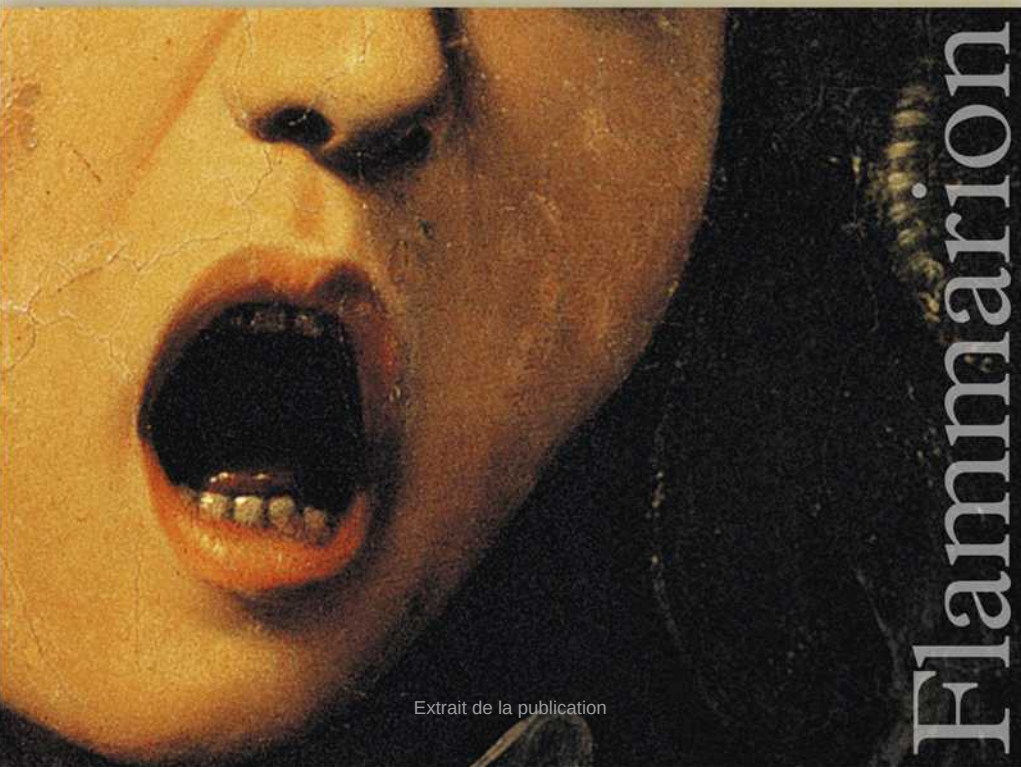
Pierre d'Étanges

Confessions cannibales

roman



Flammarion

Extrait de la publication

Confessions cannibales

Pierre d'Étanges

L'Histoire a gardé la trace de Tarquin, Caligula ou Pol Pot mais a fort injustement oublié Inanis des Tanches. Aussi la mise au jour de ses mémoires fait-elle figure d'événement. Depuis l'exil auquel il a été condamné, Inanis relate sa naissance dans une contrée ravagée par la famine, les habitants qui s'entredévorent et son sauvetage miraculeux – signe qu'un destin d'exception l'attend.

Multipliant les clins d'œil littéraires et picturaux, ces *Confessions cannibales* éclairent les rouages de la tyrannie et du culte de la puissance. Portées par une langue vive, caustique et raffinée, elles empruntent autant au conte philosophique qu'au roman d'aventures pour interroger avec brio la frontière séparant l'utopie de la barbarie, la raison de la folie, la réalité de l'illusion.

Derrière Pierre d'Étanges se cache un historien et professeur d'université.

13-III

Flammarion

Extrait de la publication

Confessions cannibales

Extrait de la publication

Pierre d'Étanges

Confessions cannibales

Un manuscrit d'Inanis des Tanches

roman

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de Minh Tran Huy

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0389-8

« Le creux des choses »
Avertissement de Pierre, descendant d'Inanis

Les mémoires que vous allez lire ont été écrits il y a plusieurs siècles par Inanis des Tanches, mon ancêtre, dont j'ignorais l'œuvre, la vie et jusqu'au nom quand l'année dernière, par hasard et dans des circonstances extravagantes, j'ai retrouvé ce manuscrit. Cet homme exceptionnel a surgi dans mon existence et il l'a bouleversée. Je me croyais d'Étanges, donc neuf, vilain, vaguement napoléonien, et voilà qu'une longue racine m'attachait à des temps anciens auxquels, hormis vis-à-vis des gens du commun, je n'avais jamais osé prétendre. Pour autant, la frénésie, la rage avec laquelle j'ai travaillé sur le texte et bataillé pour sa diffusion ne s'explique pas entièrement par cet absurde orgueil ; elle tient aussi à mon désir de nous venger de la conspiration dont il fut – je le sais maintenant – la victime innocente. Connaissiez-vous des Tanches ? Non, et vous n'êtes pas seuls : personne ne le connaît, plus rien de lui n'existe, tout a été détruit. Au bout de la racine d'où je viens, il y a un personnage majeur qui, pour des

Extrait de la publication

raisons que je révélerai tout à l'heure, a été délibérément effacé de l'histoire.

Inanis a composé dans des conditions extrêmes. Banni pendant près d'une décennie, malade, en butte à l'indifférence puis à l'hostilité de populations sauvages dont il ne comprend ni les mœurs ni la langue, il s'attelle à son œuvre alors qu'il est moribond, à trente ans, et sait déjà qu'elle aura peu de chance de lui survivre. Cette situation, singulière chez les mémorialistes – d'habitude vieillards à réputation établie, juste soucieux d'amuser le ponant d'une vie de cabinet –, prouve qu'il écrit non à l'intention d'un imprimeur, d'un libraire, d'un acheteur, mais, ainsi qu'il l'affirme, pour lui-même, pour occire les réminiscences du brillant passé qui le taraude, et puis aussi, et de plus en plus à mesure qu'il avance dans sa rédaction, pour commettre le brûlot de vérité qu'il conçoit comme une riposte possible, en tout cas posthume, au martyre dont on l'a accablé. Autant dire que ses mémoires ne sont pas faits pour plaire. Ils ne portent pas jabot ni perruque poudrée, ne sont pas taillés dans la dentelle, et ce n'est pas le parfum du gentilhomme qu'ils sentent mais l'aigreur, la bile, la sueur du pugilat géant mené, page après page, contre ses souvenirs, contre les indigènes et contre les courtisans. Sa manière de dire, parfois de penser, de juger, d'agir, ses actions mauvaises et ses mauvais sentiments, sont les enfants de ce contexte et de cette exigence. La gloire d'Inanis des Tanches, s'il l'obtient, sera celle du lutteur

Extrait de la publication

brisé par les coups bas, reçus et donnés, et elle brillera, si elle brille, d'un feu nécessairement charbonneux.

Cette mise au point n'est pas la raison pour laquelle j'ai voulu rédiger une préface. Ma qualité de descendant, laquelle ne donne pas titre à prendre la place que convoitaient tant d'historiens et de littérateurs, ne l'est pas davantage. En vérité, si j'ai tenu à avertir le lecteur, c'est plus simplement parce que je suis à l'origine de la découverte du texte et, en quelque sorte, l'inventeur de sa forme.

Voici comment les choses se sont passées. L'été dernier, étant en vacances dans une ville perdue d'un pays lointain, j'avais pris l'habitude d'aller tous les deux ou trois jours acheter mes cigares chez un fabricant d'un quartier éloigné. Ces visites me procuraient, outre celui de tuer le temps, le plaisir peu coûteux de jouer à l'oisif qui déambule et dépense sa fortune en fumée – grand brun nonchalant à canotier et costume de lin blanc : vous voyez le genre. Régulièrement, donc, je poussais la porte de la boutique et faisais le tour des rayonnages, en habitué, palpant et humant ces paquets serrés d'une ficelle de chanvre qu'on appelle, je crois, des manoques. J'avais remarqué qu'ils étaient emballés dans des feuillets couverts d'écriture, mais comme celle-ci était microscopique et que j'y vois mal, comme d'autre part il n'est pas un boutiquier de cette ville qui ne se serve de papier récupéré, je n'y avais pas prêté attention. Un jour pourtant, au quinzième ou

Extrait de la publication

seizième approvisionnement, alors que j'attendais le garçon de course parti à l'entrepôt, le désœuvrement me pousse à regarder ces feuillets de plus près. Penché en avant, les lunettes sur le bout du nez, je m'aperçois que j'en comprends le sens puisqu'ils sont écrits dans ma langue. Quel ange me souffle de les lire ? L'amusement ? L'ennui ? Le goût du saugrenu ? Je ne sais, mais toujours est-il que je déballe un premier paquet, puis un second, un troisième, d'autres encore, et finalement tous ceux de l'étagère par où j'avais commencé ; pris au jeu, et le garçon tardant à revenir, j'achète cinq cigares l'heure au tabagiste le droit de m'installer sur une petite table et d'y poursuivre mon dépaquetage. De fait, j'avance lentement. Les mots sont mal formés, abrégés, parfois gommés et il me faut sans cesse grimper à l'échelle, prendre deux ou trois nouveaux paquets, en ôter les feuilles, redescendre pour les lire, et puis grimper ailleurs dans les rayonnages pour tâcher d'en trouver la suite ; j'y parviens rarement, du reste, car les feuillets ne sont pas numérotés. L'exercice devient pénible. Et c'est à l'instant où je décide d'abandonner, vaincu par la fatigue, que je vois, tracé en gros caractères au-dessus du premier paragraphe, ce nom : Inanis des Tanches, qui est si proche du mien. De « des Tanches » à « d'Étanges », il n'y a qu'un pas, qu'un léger adoucissement de la finale. La coïncidence est impossible. Elle l'est d'autant moins qu'une sorte d'instinct m'avertit immédiatement que je suis en train de lire la prose

Extrait de la publication

de mon aïeul. Son nom, posé en frontispice, est la clef de mon attirance vers cette ébauche de manuscrit dont je suis désormais, par chance et par mystère, le découvreur, le responsable et l'héritier. Mon émotion est immense, je ressens un grand vide au creux de l'estomac. Alors, après les quelques minutes indispensables à me remettre d'aplomb, je ne fais ni une, ni deux : j'achète le plus de pages qu'il m'est possible, je les ramène à l'hôtel où je loge et j'y poursuis ma lecture jusque tard dans la nuit. Au lendemain, ma décision est prise de faire connaître des Tanches.

Plus d'une fois, j'ai failli renoncer tant ce manuscrit est d'une architecture compliquée. Dans le récit de la vie d'Inanis, laquelle curieusement n'occupe pas la majeure partie de ses mémoires, l'enfance, la maturité, la gloire et la décadence, sous couvert de former des périodes distinctes, s'entremêlent ou, pour dire mieux, se réfractent les unes dans les autres parce qu'elles partagent des points de détail, par exemple un adjectif, une couleur, un bout d'anecdote, des petites choses de rien mais qui se font écho. De plus, cette première pelote est roulée dans des histoires extérieures, celles de son village d'exil, de son village natal, des dynasties du royaume, qui entretiennent des similitudes suspectes avec sa propre vie et qui la contaminent. Sans cesse le lecteur fait des bonds en avant et des bonds en arrière, sort de la biographie et y revient, progresse, recule, s'égare et puis reprend son chemin : car il

Extrait de la publication

avance, au final, mais il avance doucement, de biais et en tournant.

Cela dit, et c'est la principale raison pour laquelle cette préface devait être écrite, il se peut que je sois responsable de ce chaos puisque j'ai conservé, pour la présente édition, l'enchaînement des feuillets dans l'ordre où je les ai déchiffrés chez le cigarier puis dans ma chambre d'hôtel. Bien sûr, quand plus tard j'ai su que le manuscrit serait publié, j'en ai cherché le véritable agencement, j'ai tenté des reclassements, des inversions, des déplacements, j'ai coupé et déplacé des paragraphes pour essayer d'harmoniser l'habit d'arlequin et lui donner, au moins formellement, de la logique. Rien ne m'a arrêté, j'ai tenté les plus audacieuses combinaisons, les agencements les plus fous et j'ai même poussé le zèle jusqu'à ajouter de ma main les morceaux dont je me rendais compte qu'ils manquaient, soit parce que mon aïeul les avait oubliés, soit parce qu'ils se trouvaient dans les pages que je n'avais pas achetées. Néanmoins, au bout du compte, aucune de ces mille versions ne m'a satisfait autant que la première, l'accidentelle, l'aléatoire, la presque naturelle qui a couvert le texte d'un vernis m'empêchant de le bousculer. Là était la vérité du témoignage. J'ai donc remis le manuscrit dans son état primitif, à peu près dans l'ordre où je l'avais découvert, en y laissant toutefois, surtout dans les derniers chapitres, celles de mes corrections qui l'améliorent, le rendent plus fluide, et celles de mes adjonctions qui sonnent bien. S'il reste des

incertitudes dans la version que vous avez sous les yeux, elle n'en reflète pas moins – en tout cas davantage que si je l'avais trop remanié – la nature profonde d'un texte dont la destinée était d'être trouvé par hasard et lu dans le désordre.

Sur Inanis des Tanches, l'homme, il n'existe aucun renseignement. Nous ignorons qui étaient ses parents, s'il avait des frères, des sœurs, s'il était marié, et sans ma présence nous ne saurions pas qu'il a eu, au moins, un enfant. Pas un document n'évoque son état de fortune, sa carrière ou son mode de vie. On pourrait croire que ce grand vide s'explique par l'incendie des archives du royaume au moment de la restauration, ou bien par les habitudes d'alors qui, privilégiant l'oral, parole contre parole, ne favorisaient pas l'usage du papier et encore moins sa conservation. Telle était l'époque, en effet, et je n'y insiste pas tant elle est connue. En revanche, je dois dire, et le dire clairement, que le contexte politique et culturel, aussi adverse fût-il, est insuffisant à rendre compte de l'incroyable escamotage d'Inanis : en dépit du rôle éminent qu'il a joué, il n'apparaît pas une fois – pas une seule – dans les livres d'histoire. C'est comme s'il ne restait rien d'un Guise, d'un Mazarin, d'un baron des Adrets, comme si l'on privait la Carie de Thrasybule et Rome de Tarquin. Que s'est-il passé ? La vérité, c'est que mon aïeul nous échappe parce que, comme je l'ai dit, il a été l'objet d'un complot qui l'a fait disparaître jusque dans sa postérité. Ses ennemis, non contents d'obtenir

du prince sa disgrâce et sa relégation, ont sciemment éliminé tout ce qui pouvait rappeler celui qui leur faisait de l'ombre. Sa correspondance et ses papiers personnels furent intégralement détruits. Le culte que lui rendaient certains paysans fut interdit et l'on sait qu'un village des confins brûla, avec ses habitants, pour avoir tardé à abattre l'autel où il était révéré. Son nom, frappé d'opprobre, devint tabou dans le royaume ; nul n'avait plus, sous peine de mort, le droit de le prononcer – d'où, sans doute, l'altération de mon patronyme. Pire encore : il fut gratté dans les registres, les chroniques et les ordonnances officielles, puis remplacé, à l'endroit des grattures, par le nom du jaloux, du scélérat, du maître brigueur devenu conseiller du prince à la chute de mon aïeul et qui n'eut de cesse de s'attribuer les mérites de sa pauvre victime. C'est à cet imposteur que les historiens, piégés par une documentation falsifiée, accordent la paternité d'actes de gouvernement qui, ainsi que vous le voyez, ne sont pas de lui. La belle réforme fiscale dont il est question dans les derniers chapitres des mémoires en est une illustration éclatante.

C'est ce pillage de la gloire d'un homme à terre, presque mort, ignorant de l'outrage qu'on lui fait subir quand il est en exil, isolé, qui est la cause principale du grand vide où des Tanches s'est noyé. On peut regretter ce grand vide, et puis en rester là. Ou bien, à mon exemple, estimer juste de le remplir en inversant les termes d'une persécution qui, à tout

prendre, est fragile d'avoir été si radicale : c'est parce qu'elle a tout fait disparaître que tout devient suspect, parce que mon ancêtre est partout absent que l'on devine son empreinte partout. Voyez par exemple le carton n° 569-T/16 des archives de son village, lequel doit être celui où je suis né moi aussi : y sont mentionnées de toutes petites personnes, des paysans, des va-nu-pieds, mais pas lui, comme par hasard. C'est une preuve, en creux mais sûre, de son existence puisque rien n'indique plus Inanis que le défaut d'Inanis et qu'en ce sens il est omniprésent et rayonne sur son siècle.

Une liaison secrète relie cette vie mystérieuse à l'extrême pudeur qu'il met à parler de ce qui le concerne. Dans ses mémoires, on apprend peu sur lui, sinon qu'il est né au tournant de son siècle dans un village évoqué au deuxième chapitre et que sa mère, dévorée deux ou trois jours après sa naissance, l'a héroïquement épargné quand il était ce nourrisson « inutile et sans doute succulent » que la famine aurait justifié qu'elle sacrifiât. Lorsqu'elle mourut, il fut encore sauvé, de la dent des voisins cette fois, par un artisan nommé Albin – un pseudonyme, probablement – qui lui fit quitter le village à la dérobée et le confia à un hobereau. C'est sur le domaine de celui-ci que commence alors la « longue période de silence et d'inanité » de son jeune âge. Élevé par les domestiques, il est ensuite placé vers huit ou dix ans à l'atelier de reliure où il apprend, sinon le métier, au moins ces tâches auxiliaires que sont le

Extrait de la publication

rognage et le satinage à la presse. Or ce travail lui déplaît immédiatement, et tout autant la lecture à laquelle il est un peu initié par la force des choses : « J'exècre les livres au point d'éprouver à leur contact, parfois à leur seule évocation, un haut-le-cœur dégoûtant. » Cet aveu est admirable. Sur un sujet capital, celui des années d'éveil et de formation, il se comporte avec l'absolue sincérité qui est la pierre angulaire de son œuvre et qui, pour nous qui traquons les informations, constitue un jalon solide de sa biographie : s'il avait clamé son amour précoce de la littérature, revendiqué une jeunesse passée à dévorer du papier, l'affaire aurait senti la supercherie, et la supercherie datée car, comme chacun le sait, cette tartuferie de mémorialiste est largement postérieure à son époque. Il en va de même de son penchant permanent à l'inconvenance, au cynisme et à l'immoralité, lequel, s'il était absent de ses mémoires, ferait douter de leur ancienneté.

Un autre indice renforce ma conviction d'être face à un document authentique. Il s'agit de la mention du premier livre qu'il a parcouru, ce « ramassis de fadaises » dont il ne donne ni le titre, ni l'auteur, mais une description de la forme – des poèmes précédés d'emblèmes – et du contenu – une apologie de la haute vertu – évoquant irrésistiblement l'édition originale du recueil composé par le fameux poète à la barbe pointue. Celui-ci est aujourd'hui la gloire de notre vieille littérature, son portrait figure dans tous nos manuels scolaires, mais il était à l'époque

Extrait de la publication

un parfait inconnu, et dès lors l'allusion faite par mon aïeul, y compris parce qu'elle est irrespectueuse, donc forcément antérieure à l'admiration dont le poète sera entouré plus tard, atteste qu'il en était le contemporain. Je serais tenté d'aller plus loin. Puisqu'il a lu ce grand homme, ce poète à la barbe pointue, même rapidement, même contre son goût instinctif, est-il aventuré de penser qu'il a en été si bien fécondé, sans s'en apercevoir, qu'il est devenu par la suite un écrivain de première force ? Ses mémoires sortent-ils vraiment de rien ? Je ne le crois pas. Il est à l'inverse presque certain qu'il a écrit un nombre impressionnant d'ouvrages et que ceux-ci, à l'issue du procès qui mit un terme à sa carrière, ont disparu dans les flammes ou, plus probablement, dans les poches des conjurés qui n'ont eu aucun scrupule à se les approprier. Le manuscrit que je publie n'est que l'îlot d'un archipel immense. Son créateur n'en souffle mot, par modestie, par élégance, par volonté de ne pas réveiller sa douleur d'artiste dépouillé, mais sommes-nous tenus à la même discrétion ? Non, bien au contraire, et c'est pourquoi l'histoire littéraire doit enfin reconnaître Inanis des Tanches pour ce qu'il est : un homme de lettres célèbre pour ses mémoires, auteur présomptif de contes, d'élégies et d'admirables cantilènes qui sont à l'origine du théâtre moderne.

Maintenant, sans dévoiler les ressorts de ce seul texte qui lui revient à coup sûr, en attendant la compilation définitive de l'œuvre, il est utile d'atti-

Extrait de la publication

rer l'attention sur ce qu'on pourrait appeler ses zones de dépression. Qu'il plaise d'abord au lecteur de renoncer aux personnages. Le maître du domaine, le relieur, la cuisinière, les paysans soumis et les valets jaloux, à l'égal de tous les gens qu'il côtoie et va finalement assassiner, forment des silhouettes d'arrière-plan ne possédant pas de noms, pas de corps, pas d'âge et pas d'identité. Les femmes, particulièrement, sont évanescentes ; elles n'existent qu'au mode conditionnel ou à travers des actes hypothétiques et des adverbes de possibilité qui en réduisent l'épaisseur ; c'est le cas de la duchesse aux reins concaves, de la dame en percale orangée, des initiatrices actives en sa soupente, sans compter cette sauvageonne à double chignon qui aurait été sa servante pendant l'exil mais qui m'a semblé si improbable, si manifestement fictive, que j'ai supprimé les passages où il en est question. Or ce qui est remarquable, et qui fait l'unité profonde du texte, c'est que les situations qu'il décrit sont de la même encre. Elles dérobent l'essentiel, s'effrangent, se font avaler par un horizon en perpétuel recul, débordent de détails quand il en a connaissance par ouï-dire mais sont trouées de lacunes quand il en est l'acteur. Le monde d'un écrivain est un monde clos : celui de mon ancêtre aussi, à ceci près qu'il n'est pas dedans.

Arrivé ici de ma préface, je bute sur une difficulté que je ne peux contourner et qu'il serait malhabile de taire. Il s'agit de l'antipathie que vous risquez d'éprouver à l'égard du malheureux qui manifeste

Extrait de la publication

dans ses mémoires des traits de caractères légèrement désagréables. D'une part, il y a sa méchanceté. Par exemple, même si c'était la stricte vérité, fallait-il vraiment qu'il moque la crasse, la prétention et le ridicule des pouilleux chez qui il fut exilé ? Fallait-il se réjouir de la famine qui a décimé son village natal ? Fallait-il encore dire tant de mal des gens qui l'ont secouru, élevé, servi ? En les couvrant de mépris, il s'expose à n'être pas aimé de son lecteur, et surtout d'un lecteur moderne qui, moitié par ignorance du franc-parler de jadis, moitié par soumission aux convenances actuelles, pourrait bien le juger sans indulgence. Il y a d'autre part ses égarements. Son obsession des signes prophétiques et sa conviction d'être au service d'une « volonté supérieure », lesquelles ne sont pas des clauses de style puisqu'elles l'ont conduit à commettre un carnage, jettent le doute sur sa sincérité car, si je crois comme lui qu'il a été guidé par une providence surnaturelle, je pense en revanche qu'il n'en a pas eu forcément conscience sur l'instant, ainsi qu'il le prétend, et qu'une partie de ses mémoires procèdent par conséquent d'une reconstruction faite plus tard, pendant l'exil.

Les bons côtés d'Inanis ne sautent pas aux yeux et je crains qu'il ne devienne jamais l'ami des lecteurs ordinaires, angéliques ou pressés. Mais à ceux-là je demande de lui reconnaître d'avoir joué sa partie à visage découvert, honnêtement et sans se farder d'invérifiables vertus. On peut, tout en ne l'aimant

Extrait de la publication

pas, lui céder cette qualité ; et donc admettre, parce qu'un apocryphe l'aurait peint en héros, qu'elle est un autre certificat de sa réalité historique.

C'est ainsi : Inanis des Tanches a existé. Il est ma vieille racine, je m'en sens proche et, quel que soit l'accueil qu'on lui réservera, jamais je ne rougirai de sa voix bougonne et rauque qui, du creux où trop longtemps on l'a enfermée, jaillit désormais pour transpercer comme une flèche la couche épaisse, inique et oublieuse des siècles.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELJN000509.N001
Dépôt légal : mars 2013

Extrait de la publication